VENEREAL MALADIES

BOERHAAVE
1735

SYSTEME
DE MONSIEUR
HERMAN BOERHAAVE.





SYSTEME
DE MONSIEUR HERMAN BOERHAAVE,

Sur les maladies Vénériennes,

Traduit en François

Par Monſieur DE LA METTRIE, Docteur en Medecine.

Avec des Notes, & une Diſſertation du Traducteur, ſur l'origine, la nature, & la cure de ces Maladies.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCCXXXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



A

MONSIEUR

DE

MAUPERTUIS;

De l'Academie Royale des Sciences, de la Societé Royale de Londres, de l'Academie de l'Inftitut de Bologne, &c

MONSIEUR,

NICOLAS MASSA & ULRICH DE HUTTEN *dé-*

dierent autrefois leurs excellents traités du mal vénérien, l'un au Cardinal Charles Borromée, & l'autre au Cardinal Albert, Electeur de l'Empire: ces matieres n'ont rien qui ne doive exciter la curiosité d'un Sçavant, ni qui puisse m'empêcher de vous offrir cet Ouvrage. Je sçai que mon amour propre hazarde beaucoup en soumettant cet essay à votre critique; mais s'il est témeraire de briguer en Medecine le suffrage d'un célébre Mathematicien, il est glorieux de l'obte-

nir; & il me ſeroit auſſi flatteur de le devoir à votre amitié, qu'au mérite de l'Ouvrage. J'ay l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur
DE LA METTRIE.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit, qui a pour titre : *Préface de l'Aphrodiſiacus, ou Syſteme de M. Herman Boerhaave, ſur les Maladies Vénériennes, traduit en François, avec des Notes, & une Diſſertation du Traducteur, ſur l'origine, la nature & la cure de ces Maladies*; dans lequel je n'ai rien trouvé qui en empêche l'impreſſion. A Paris ce 13 Mars 1735.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, *La Mere Confidente, Comedie ; Préface de l'Aphrodisiacus, ou Systême du sieur Boërhaave sur les Maladies Veneriennes, traduit en François par le sieur .... Docteur en Medecine, avec des Notes, & une Dissertation du Traducteur sur l'Origine & la Nature de cette Maladie: Memoire de Monsieur le Marquis de Fieux*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feüille imprimée & attachée pour modelle sous le contre-scel des Présentes. A CES

CAUSES, voulant traiter favorablement ledit expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes; Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre cha-

cun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou

ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le dixiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil ſept cens trente-cinq ; & de notre Regne le vingtiéme, Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 121. *fol.* 103. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris ce* 12. *Juin* 1735. *Signé*, G. MARTIN, *Syndic.*

DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



LE systême de Mr. Boerhaave sur les maladies venériennes, parut pour la premiere fois à Leyde, l'an 1728. sous le titre de Préface de l'*Aphrodisiacus* (a). Depuis ce temps on l'a imprimé à Paris, en Angleterre, en Allemagne, &c. Le désir que j'ai de me rendre utile à ma Patrie, m'a

(a) Recüeil des Ouvrages des principaux Auteurs qui ont écrit sur les maladies vénériennes. De *ἀφροδισιον amor, voluptas.*

determiné à traduire cette excellente Préface. Comme elle n'eſt écrite que pour les Sçavans, j'y ai ajoûté des notes, & une diſſertation ſur la même matiére pour en faciliter l'intelligence. Quoiqu'elle perde beaucoup dans une langue qui ne rend pas toujours avec aſſez d'énergie les expreſſions de l'Auteur, cependant je crois rendre un vrai ſervice aux Chirurgiens en leur donnant cette traduction. Comme ils ſont conſultez tous les jours ſur des maladies, qui ont ſouvent leur ſiége dans la moëlle des os; il eſt d'un citoyen zelé de mettre à leur portée les Ouvrages d'un Medecin, qui les conduit ſûrement dans la théorie, & dans la cure de ces maladies. On ſera ſurpris de

la ſimplicité avec laquelle M. Boerhaave développe dans ſon ſyſtême des matieres ſi obſcures & ſi embroüillées dans tous les autres. Les animalcules de Deidier, les vers imperceptibles que Duſault vient de faire éclore, toutes les chiméres enfin qui ont paru ſur la nature du venin venerien, diſparoiſſent aux démonſtrations de cet illuſtre Auteur. Après avoir exactement décrit, à l'exemple de Sydenham, les differens ſymptômes qu'il produit dans les différentes parties du corps, il nous apprend que ſon ſiége eſt toujours dans la membrane adipeuſe. En effet, comme cette contagion trouve moins de reſiſtance dans cette membrane, que par-tout ailleurs, il eſt aiſé d'expliquer pour-

quoi elle s'y répand, s'y multiplie avec tant de facilité, & semble en même-tems respecter les fibres charnuës des muscles qui paroissent toujours rouges, comme on l'a observé long-temps avant M. Boerhaave. Il est vrai, comme on me l'a objecté, qu'elle affecte, pour ainsi dire, de se communiquer aux parties du corps, où il ne paroît pas qu'il y ait aucune graisse, telles que le gland, le prépuce, les parties genitales des femmes, &c. Mais la membrane de Ruisch, qui se trouve en ces endroits, fait tomber cette objection. Ses cellules sont continuellement arrosées d'une huile fine, & très-attenuée, afin qu'elles puissent se dilater pendant l'érection : ce qui fait

que le virus infecte ces parties, d'autant plus facilement qu'elles ne ſont couvertes que de l'épithelion, dont les pores s'ouvrent proportionnellement à la dilatation de la ſurface du gland.

Pour ce qui regarde la guériſon de ce mal, notre Auteur détermine par des experiences inconteſtables, juſqu'où peut s'étendre la vertu du mercure, & lorſque la nature du lieu infecté rend ce remede inutile, il nous enſeigne la cure de Hutten, qui eſt ſans doute bien plus efficace. Le vif-argent & le bois de guayac ſont les ſeuls remedes, qui ayent la vertu de purger le corps de ce virus. Paracelſe n'en connoiſſoit point d'autre : mais l'un croupit dans les lieux, où l'autre

pénetre avec toute ſon efficacite. Sans me prévaloir ici de l'autorité d'un Ecrivain auſſi ſincere que M. Boerhaave, Hutten lui-même en eſt une preuve, qui ne peut être ſuſpecte. Après avoir paſſé en vain par toutes ſortes d'épreuves, il s'aviſa d'avoir enfin recours aux décoctions de ce bois, qui le guérirent radicalement. Nous n'avons jamais plus d'empire ſur le corps humain, que par cette méthode. Toutes les autres ne déracinent point le mal qui affecte les os-même. Quelque temps après il renaît comme de ſa cendre. Au contraire l'uſage de ces décoctions ſudorifiques fait diſparoître pour toujours la contagion la plus inveterée. Après avoir attenué par cet art toutes les

huiles du corps , & évacué les anciennes humeurs , on leur en ſubſtitue de nouvelles, à l'exemple de Medée, qui ſelon la fiction des Poëtes, connoiſſoit toutes les plantes ſalutaires & venimeuſes, & avoit l'art de rendre la jeuneſſe aux vieillards. C'eſt ainſi que Hutten nous fait voir dans lui-même la poſſibilité de cette fable, que le Chancelier Bacon veut qu'on expoſe ſans ceſſe aux yeux des Medecins. Mais pour ſupporter cette cure, il faut être jeune & robuſte. Les malades doivent obſerver une diete rigoureuſe, s'interdire abſolument toutes ſortes d'alimens, & de boiſſons pour peu qu'elles ſoient graſſes, & perdre entierement juſqu'à la derniere goute d'huile infec-

tée, de peur que la moindre étincelle du virus reſtant dans la membrane adipeuſe n'excitât bientôt un nouvel incendie. Rien ne paroît plus raiſonnable & mieux fondé que ce ſyſtême ; cependant il en eſt qui prétendent, qu'il eſt impoſſible de le réduire en pratique, non qu'ils ayent des raiſons pour appuyer ce qu'ils avancent, (car eſt-il des raiſons contre l'experience ?) mais ils s'imaginent qu'il eſt du bel air de faire face à un grand homme. N'oſant nier que M. Boerhaave ne ſoit le plus ſçavant Profeſſeur de l'Europe, ils lui diſputent le titre de bon Praticien ; comme ſi celui qui connoît plus parfaitement les fonctions animales, & les différens moyens que la nature

employe pour les operer, n'étoit pas le plus capable de les rétablir dans l'ordre, dès qu'elles s'en écartent : mais on ne brigue pas ici les suffrages de ces Empiriques, qui ne connoissant ni les ressorts de notre machine, ni les differentes causes de leurs mouvemens, se joüent impunément de la vie des hommes. Les seuls Juges de cet ouvrage sont ceux qui ont des principes certains fondez sur le mécanisme des parties du corps humain. Il est inutile de les prévenir en faveur d'un systême estimé de tous les connoisseurs; le nom de son célebre Auteur fait assez son éloge, & les loüanges qu'un Disciple donne à son Maître, passeroient avec raison pour suspectes, si elles n'étoient

avoüées des plus grands Medecins de l'Europe.





DISSERTATION
SUR LES MALADIES Vénériennes.

De leur Origine.

IL n'eſt pas néceſſaire de remonter plus loin que le XIV ſiecle, pour découvrir la premiere ſource de la vèrole en Europe. Elle fut inconnüe aux François, juſqu'au temps de Charles VIII, qui fit le ſiege de Naples l'an 1493. Les Napolitains chaſſerent alors toutes les femmes de joye, qui n'etoient capables, que d'énerver leur courage; elles furent reçuës à bras ouverts dans le camp des François, auſquels elles fi-

rent ce funeste présent. Avant ce temps, cette maladie n'avoit point paru en Europe ; il est vrai que dés l'an 1664, on vit paroître en Italie, & en Espagne certains écrits, où l'on trouve la description de maladies singulieres, qui attaquoient les parties de la génération. Ce qui a fait croire à plusieurs, que ce mal étoit connu avant la découverte de l'Amerique. Turner Auteur Anglois a cru démontrer que la gonorrhée virulente avoit paru long temps auparavant ; d'autres s'imaginent que Galien, Pline, Celse, Hippocrate, & Moïse même en ont fait mention. Examinons la chose avec l'attention qu'elle mérite ; je me flatte que le lecteur curieux en sera satisfait.

Aucune maladie contagieuſe n'attaquoit ſi promptement les parties génitales avant l'époque que je viens de citer. Je ſçai que la galle éxiſtoit long tems auparavant ; née d'un principe inviſible, petite en ſon commencement, elle infecte dabord l'épideme, enſuite faiſant toujours de nouveaux progrés, elle dégénere en ulceres, qui corrompent le pannicule adipeux. Elle ſe communique auſſi aux parties honteuſes, deſorte que ſi un homme ſain s'approche une ſeule fois d'une femme qui a la galle, il en ſera ſûrement infecté.

Un autre mal encore plus contagieux, eſt la lepre des Juifs, que Moïſe a décrit ſi exactement dans le Lévitique. Paroiſſant ſous la forme d'écail-

les blanches, comme la neige, elle détruisoit l'épiderme, le raiseau de Malpighi, la peau proprement dite, & la membrane adipeuse; quelque fois elle faisoit tomber les cheveux: Elle étoit en un mot si contagieuse, qu'il étoit ordonné aux lépreux de marcher la bouche & le nez voilez, & de crier deux fois à haute voix à ceux qu'ils rencontroient, *Eloignez-vous*, *Eloignez-vous*. Elle affectoit principalement les parties honteuses.

Il est une autre lepre plus horrible, que le seul Aretæus Capp. a décrit fort exactement; elle forme dans la membrane graisseuse des tubercules quelquefois hauts de deux doigts, d'une couleur affreuse, & parfaitement

ſemblables à la peau d'un Elephant : c'eſt pour cela qu'on la nomme *Elephantiaſis.* Elle convertit toute la graiſſe en lard rance, conſume & fait tomber des parties du corps fort conſidérables, ce qui n'arrive pas dans la vérole. Les puſtules dont le gland de la verge, & le prépuce ſont remplis dans cette maladie, font horreur, & ſont preſque incurables.

Conſiderez un éréſipele aux parties de la génération ; ne vous perſuaderiez-vous pas qu'un tel malade eut la vérole ? cependant ce genre de mal, la galle, la lepre, &c. n'ont rien de commun avec elle que la contagion qu'elles communiquent. Ainſi ils n'ont gueres plus d'affinité avec le mal dont nous parlons, que

toutes les maladies aigües, dans lesquelles les anciens soupçonnoient avec raison qu'il y avoit toujours un peu de contagion. Ce qui est principalement vrai dans des régions fort chaudes, situées sous l'Equateur, & entre les Tropiques.

Il est encore d'autres maux assez semblables aux vénériens, je veux dire ceux que produisent des humeurs acres, qui s'amassent sous le prépuce, & dans l'urethre. Dans tous les animaux il n'y a point de parties si fétides que celles de la génération; elles le sont dautant plus que l'animal est plus lascif. Aucunes parties ne sont plus à découvert & plus propres à s'enflammer, que celles qui sont dénuées de la peau proprement dite. Il n'est

n'eſt donc pas ſurprenant qu'en des pays forts chauds, ces parties s'enflamment ſi facilement, lorſqu'il s'amaſſe des ordures entre le gland & le prépuce, comme il arrive naturellement *(a)*. L'humeur mucilagineuſe des lacunes de Morgagny, tranſpirant au travers du gland, ſe condenſe entre ſa ſurface convexe, & la concavité du prépuce, ſous la forme d'une petite pellicule blanche, qui a trompé M de Littre, & pluſieurs autres ſçavans Anatomiſtes *(b)*; cette pellicule qui couvre quelquefois toute la ſurface du gland, ſe putréfie, & cauſe des ulceres dangereux; Or un homme

(*a*) Voyez C. *Piſon de ſerosâ colluvie, convexitatem glandis & concavitatem præputii illiniente.*

(*b*) Voyez les Mémoires de l'Acad. R. des Sciences an. 1700. p. 308.

dont la verge est ainsi enflammée, ou ulcérée, & qui a commerce avec une femme saine, l'infecte à la vérité, mais non pas de la vérole. Il n'y a qu'un malhonnête homme, qui puisse profiter en cette occasion de la facilité avec laquelle on peut tromper les malades, qui craignent toûjours les suites d'un coït suspect. Ce n'est quelquefois qu'une matiere acre, qui ayant long-temps séjourné dans les petits plis, & replis du prépuce, s'y putrefie par la chaleur, ronge ces parties, & y forme des ulceres, qu'il est aisé de guérir, en trempant tous les jours la verge dans un bain composé d'eau, de lait, de miel, de sel ammoniac, d'eau de sureau &c.

Les parties génitales peu-

vent donc être dangereuſement affectées, ſans aucun miaſme vénérien. C'eſt pour cela que les habitans de la Colchide, de l'Egypte, & les Juifs, peut-être les premiers de tous, ont eu la précaution de ſe faire circoncire. Auſſi quoique ces derniers aiment extraordinairement le coït, ils ſont moins infectés des maux vénériens, que les Chrétiens, dont le prépuce ſe remplit aiſément d'ordures.

Il ſuit de tout ce que je viens de dire, qu'il y a eu pluſieurs maladies contagieuſes, qui ont attaqué toutes les parties du corps, & même celles qui diſtinguent les deux ſexes: par conſequent elles ont eu des ſimptômes communs avec le mal vénérien, mais pour cela faut-il conclure que c'etoit la

même maladie? non ſans doute : Dans la peſte, & la vérole, il naît des bubons aux aines, quoique ces deux maux ſoient d'une nature bien differente.

Ce qu'on objecte avec le plus d'opiniâtreté, c'eſt l'authorité de Moyſe, le plus ancien de tous les Ecrivains, & celui qui a décrit les maladies les plus ſemblables à celles dont il s'agit. On veut tirer du XV chap. du Levitique un argument certain, pour prouver que ce mal s'étoit gliſſé dans l'armée des Juifs; mais ſi l'on entre bien dans le ſens de l'Auteur, on verra que la premiere eſpece de gonorrhée, dont on croit qu'il fait mention, n'eſt autre choſe qu'une humeur viſqueuſe, ſemblable à la ſalive, qui bouche le trou du gland,

comme il arrive tous les jours à des jeunes gens, ſains & robuſtes, qui ſe trouvent dans un cercle de jolies femmes, capables de faire encore de plus vives impreſſions. Ce même ſymptôme paroît quelquefois, lorſqu'étant à la ſelle on fait de grands efforts. La chaleur peut aſſez dilater les orifices des vaiſſeaux, pour laiſſer échapper une liqueur blanchâtre, & mucilagineuſe, qui étant retenuë dans l'urethre, ſe putrifie aiſément. On ſçait par experience que quelques goutes d'huile de terebenthine donnentà l'urine une odeur de violette; qu'une certaine quantité de cette même huile, dilate tellement les vaiſſeaux, qu'elle fait couler continuellement des parties honteuſes, une matiere aſſez

semblable à celle de la gonorrhée, tant ce remede agit par sa chaleur. Qu'on ne m'objecte point toutes les précautions de Moyse, persuadé sans doute que Dieu ne déteste rien plus qu'un homme sans femme, ce sage Legislateur n'a jamais eu d'autre but, que d'obvier à tout ce qui pourroit former quelque obstacle à la propagation, il a prévenu toutes les occasions qui pourroient l'empêcher, & a fait des loix pour obliger les Israëlites à se marier.

La deuxiéme espéce de gonorrhée dont il parle, n'est qu'une pollution, à laquelle les hommes & les femmes sont sujets, principalement vers la fin du sommeil, lorsque les pertes étant repa-

rées, on s'imagine joüir d'un objet charmant. Moyſe declaroit impurs, juſqu'après le coucher du Soleil, ceux qui avoient eu ces ſortes de ſonges.

La matiere de ces pollutions, qui bouche l'orifice de l'urethre, ſe corrompt aiſément dans les païs chauds, & peut produire des maux, qui ſuivent néceſſairement l'obſtruction de ce canal.

Pour éclaircir davantage le point dont il s'agit, faiſons attention au point qui ſuit: *Une femme qui a ſes regles*, dit Moyſe, *doit être ſeparée du commerce des hommes, elle eſt impure, rend impur tout ce qu'elle touche, & tous ceux qui l'approchent.* Le ſang menſtruel, qui coule principalement des vaiſſeaux

de la matrice, retenu en partie dans les rides, & les inégalitez de la vulve, y devient âcre, & bientôt corrompu. Il est donc d'un homme prudent, sur-tout dans les pays chauds, de refuser les caresses d'une femme, qui n'est pas purgée de ces immondices, où le coït qui met en feu les parties libidineuses, fera bien-tôt changer les causes de son plaisir en celles de sa douleur; & quoique le mal venerien n'y entre pour rien, on voit souvent ces inflammations, ces eresipeles, & ces suppurations, que les anciens Medecins ont décrites. Il est aisé de comprendre à present pourquoi c'étoit un crime de s'unir le jour de sepa-

pourquoi il étoit expressément défendu aux femmes, dans le temps de leurs menstrues, de converser avec les hommes, qui dans ces climats brûlants se fussent volontiers exposez à toutes sortes de dangers : Pour éviter les mêmes accidens, en Asie, en Affrique, & en Amerique, les femmes lavent au moins deux fois chaque jour leurs parties genitales. En Turquie, & en Perse elles se baignent tous les jours, le matin & le soir. C'est une loi pour les femmes, comme la Circoncision pour les hommes.

Le second flux des femmes dont parle Moyse, est ce même flux de sang, mais excessif, de longue durée, qui n'est pas naturel, & pour lequel il ordonne aussi la separation.

Le troisiéme, est une espéce de gonorrhée, commune aujourd'hui par toute la terre aux femmes oisives, qui ont les fibres lâches, & se nourrissent d'alimens trop exquis. Ce rhumatisme de la matrice, comme parle Charleton, est produit par la même cause, qui rend les enfans sujets aux rhumes du cerveau improprement dits. Le relâchement, & la dilatation des vaisseaux de la membrane pituitaire de Schneider, laisse couler sans cesse de leur nez une morve épaisse, comme la foiblesse des vaisseaux de la matrice, ou de la partie superieure du vagin, produit ce qu'on appelle les fleurs blanches. Les femmes qui ont cet écoulement, sont si froides, qu'elles sentent à peine le plus vif aiguillon de l'a-

mour. Leur commerce n'eſt point alors contagieux, & un habile Medecin diſtingue aiſément ce flux de celui de la gonorrhée.

Je me flatte d'avoir réfuté les argumens, par leſquels on a cru prouver l'antiquité de la verole. J'ai fait voir, que dans toutes ces prétendues gonorrhées, il n'y avoit aucun venin, elles étoient par conſéquent bien différentes de celles de notre temps. *(a)* Hippocrate, il eſt vrai, traite des maladies des parties honteuſes ; *(b)* Celſe, fait mention d'ulceres malins, qui ſe communiquoient par le coït. Mais pour peu qu'on liſe attentivement ces Auteurs, on voit clairement que ces parties n'étoient qu'enflammées, ulce-

(*a*) Hippocr. l. 3. Epid. ſect. 3.
(*b*) Celſ. l. 5. ſect. 14. l. 6. chap. 3.

rées, ou attaquées de maux communs aux autres parties du corps. Les remedes avec lesquels ils les guérissoient, sont assez connoître qu'elles n'étoient infectées d'aucune contagion vénérienne. Ils ne se servoient que de fomentations, de bains, & de quelques autres remedes vulgaires. Eu un mot, les anciens ne connoissoient aucun remede antivénérien, & n'ont décrit aucun mal, qui ressemble tout-à-fait à celui qui fait aujourd'hui tant de ravages. En effet, s'ils traitent d'ulceres au membre viril, fort difficiles à guérir, ils n'ont jamais dit que la contagion en fût la cause, mais l'érection, qui empêche les lévres d'un ulcere de se consolider, & d'une nouvelle cicatrice, fait

souvent une nouvelle blessure.

Envain m'objecteroit-on l'autorité de Pline ; le mal dont il fait mention, qui prit naissance du temps de Tibere, *(a)* & infecta cet Empereur & son beau-pere, ne fait rien contre le sentiment proposé. Il se communiquoit par des baisers, & défiguroit le menton d'une façon horrible ; c'est pour cela qu'on l'appelloit *Mentagra*.*(b)* La galle est accompagnée des mêmes symptômes, ainsi que les Aphtes, qui occupent ordinairement l'angle des lévres & deviennent quelquefois épidemiques. On auroit tort de mêler Galien (*c*) dans notre

(*a*) Voyez Suetone, Tacite, annal. liv.4,

(*b*) *Mentagra* ne vient point de *Mentula*. voyez Pline vol. 2. p. 327.

(*c*) Voyez Galien *de locis affectis*, chap. 6. *de sympath. causis*, chap. 2. *de composit, medicam.* chap. 15.

dispute, il ne fait que repeter ce que les autres avoient dit avant lui.

Si la contagion vénérienne avoit existé en Asie, en Gréce, où les hommes s'abandonnoient à des excès affreux, & dans ces temps de la République Romaine, où les femmes, selon Petrone, *ne quittoient les bras de l'amour, que fatiguées, & jamais rassasiées de ses plaisirs*, elle se seroit répanduë avec une vitesse prodigieuse, elle auroit bientôt fait périr des armées entieres; & enfin les Auteurs auroient décrit ses deplorables effets.

On n'a écrit sur le mal vénérien, que vers le quinziéme siécle. Benivenius, Nicolas Massa, & bien d'autres observateurs fort exacts, ne font

aucune mention de la gonorrhée, des testicules enflés, du phimosis, du paraphimosis, &c. Ce qui prouve que ces maladies ne sont pas si anciennes qu'on le croit ordinairement. On a tort de dire qu'Horace (*a*) ait accusé Cleopatre d'avoir eu la vérole. Les condilomes dont parle Juvenal, (*b*) qui faisoient rire le Medecin lorsqu'on les coupoit, n'étoient point vénériens. Ils étoient formez par la même cause qui produit des callositez dans les parties du corps qu'on exerce le plus. Leur formation est aussi naturelle que celle des crêtes, ou des verruës conglomerées, qui ne contiennent pour l'ordinaire aucun virus. Martial (*c*) parle aussi

(*a*) Horace de Sanadon, liv. 2. od. 17.
(*b*) Juvenal Sat. 2.
(*c*) Martial liv. 7. Epgir. 72.

de condilomes qui ne different de ceux de Juvenal que par la figure. Ces anciens ne favorisent donc point l'opinion de nos Adversaires. Je suis surpris qu'un Jesuite (*a*), un Benedictin (*b*), & plusieurs autres Théologiens prétendent que Job ait eu la vérole. On attribuë mal à propos à Salomon la connoissance générale de ce mal. Ce qu'il dit dans l'Ecclesiaste ne prouve rien. La premiere & la dixiéme métamorphose de l'âne d'or d'Apulée ne fournissent aucun trait qui porte contre nous. On jette mal à propos dans notre dispute Valere Maxime, Avicennes, &c.

(*a*) Pineda, tom. 1. ch. 2. 6. 78. p. 137.

(*b*) Le P. Calmet dans sa Dissertation sur la maladie de Job. p. 24.

Pour peu qu'on ſoit verſé dans la lecture des Anciens, il eſt aiſé de ſe convaincre, que toute l'érudition de nos Adverſaires eſt auſſi peu fondée qu'infructueuſe. En examinant la choſe de près, on ne trouve aucunes traces du mal vénérien dans les Livres ſaints, ni dans les Auteurs qui ont écrit avant le ſiége de Naples.

Il eſt donc conſtant que la vérole n'a point paru en Europe ni en Aſie, avant l'époque que j'ai citée.

Ceux qui ont écrit le plus près de l'origine de cette maladie, s'accordent tous à dire, qu'elle a commencé par infecter les Eſpagnols & les Portugais. Avant ce temps, elle a regné en d'autres parties du monde. A-t-

elle pris naissance en Amerique? Cela ne paroît pas vraisemblable. Je serois plus disposé à croire, avec Sydenham, que des Esclaves Afriquains, l'ont communiquée aux Ameriquains, ceux-ci aux Espagnols, &c. On sçait l'abominable coûtume établie en Guinée; les peres y vendent leurs enfans, les enfans y vendent leurs peres, &c. Ce sont ces Esclaves que l'on transporte en Amerique, pour la cultiver, qui ont porté la vérole en ce pays. La tradition des Ameriquains en fait foi. (*a*) Ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart des Negres ont une maladie, qui s'accorde parfaitement avec la vérole des Européens. Guill.

(*a*) Voyez Guill. Pison dans son Hist. du Bresil. Liv. 11. ch. 19. p. 35.

Boſman (*a*) dans ſa deſcription de la côte de Guinée, nous découvre la ſource fatale de cette contagion. Il dit qu'il a ſouvent vû des hommes acheter une fille pour aſſouvir leurs paſſions, & que telle eſt la coûtume du pays. Ces vagabonds, dont le nombre eſt quelquefois fort conſiderable, l'enferment bien parée, & après l'avoir nourrie quelques jours de bons alimens, la violent tous les uns après les autres, juſqu'à ce que cette malheureuſe victime expire entre leurs bras. La mort même, (ce qui fait fremir d'horreur) ne l'arrache point aux affreuſes brutalitez de ces monſtres. Quels maux doivent naître, à votre avis, dans des régions,

(*a*) Lettr. 12. pag. 214. 215. Lettr. 8. pag. 112. 113.

aussi brûlantes, d'un libertinage assez effrené, pour user du sexe même d'un cadavre? mais ces horreurs ne sont pas comparables à celles dont la nation *(a)* Juive nous donne des exemples. Il n'est point de débauches, dans lesquelles les Juifs ne se soient plongés; cependant l'énorme abus des mâles & des femelles, n'a point engendré la vérole; si cela étoit possible, toute la Judée en auroit été infectée.

Il faut donc qu'il y ait en Afrique quelque cause endémique de cette maladie. C'est ainsi que les petites véroles inconnües aux Grecs, ont pris naissance en Asie, où la peste est aussi endémique. L'histoire que Blegny raconte, *(b)* met

(*a*) Voyez le 19. chap. des Juges.
(*b*) Blegny traité des malad. vén. t. 1.

cette opinion hors de doute. Les bubons qui vinrent aux aînes de cette fille pétulante dont il parle, n'étoient point vénériens, il le prouve lui même sans y penser, en nous assurant que tous ceux qui en abuserent furent trouvez parfaitement sains. Elle n'avoit donc point la vérole, comme ce Chirurgien se l'imagine, autrement, ceux qui eurent commerce avec elle, en auroient été infectés. D'où il suit que le coït le plus fréquent, & la débauche la plus excessive, peuvent bien causer des inflammations, des bubons, des ulceres &c. mais jamais la vérole, à moins qu'elle ne vienne comme en Afrique, d'une cause particuliere. Vercelloni, & plusieurs autres confirment ce sentiment. Je ne finirois

pas, si je voulois rapporter toutes les preuves que la lectu-re des Anciens pourroit me fournir, & faire valoir les suffragesdes plus excellents E-crivains. Qu'y a-t-il au reste de surprenant dans ce qui arriva à cette jeune fille ? elle n'avoit jamais connu d'homme, la Nature l'avoit seulement aver ti par certain prurit qu'elle en avoit besoin, pour remplir le vuide de sa condition. Trop docile à sa voix, elle va se li-vrer à la violence, & à la fé-rocité d'une légiond'hommes, qui déchirent, enflamment, mettent en pieces ses parties fort étroites.

Concluons donc que la vé-role nc peut jamais naître du congrès de plusieurs hommes sains, avec une femme saine, & par conséquent elle ne peut

venir que de quelque cause endémique. Pendant que je jette les yeux sur sa naissance, je trouve que Valence est le premier théâtre où elle a déployé toutes ses horreurs. Une courtisane (*a*) parfaitement belle, coucha avec un lépreux, & lui vendit bien cher la vérole, dont elle infecta ensuite plus de 400 jeunes gens, qui étoient dans l'armée de Charles VIII. C'est ce qui a fait croire à Vanhelmont, que cette maladie étoit née en Europe, du commerce d'un lépreux avec une fille de joye. Cette contagion se répandit avec une vitesse incroyable, dans l'Espagne, le Portugal, la France, l'Italie &c.

(*a*) Voyez Dominique Leoni, page 903. de l'Aphrod.

Pour bien comprendre comment ce mal a commencé, quels ont été ses progrès, & ses differens changemens, il faut lire les Auteurs qui en ont traité, selon leur chronologie. On verra que ce venin étoit autrefois plus actif, & plus dangereux qu'il n'est aujourd'hui, & qu'ensuite ses forces se ralentirent par la gonorrhée qui parut 65 ans aprés la naissance de la vérole.

Le premier qui en fait mention, est Ant. Musa Brasavolus. Il l'a décrit telle qu'elle est à présent, avec cette seule différence, qu'autrefois elle étoit presque toujours un simptôme de la vérole, & qu'aujourd'hui elle se trouve rarement avec elle; au contraire, (ce qui doit consoler ceux qui n'ont que de pareilles galanteries,

lanteries,) elle en est presque toujours le préservatif.

De la nature du venin Vénérien.

APrès vous avoir fait connoître la véritable origine de la vérole en Europe, voyons en peu de mots quelle est sa nature. M. Boërhave met avec raison ce venin dans la classe des autres venins contagieux, puisqu'aussitôt qu'il s'est insinué dans nos veines, il rend, comme eux, nos humeurs cacochimes. Ce qu'on nomme virus vénérien, n'est donc pas cette matiere jaune ou verdâtre, qu'on voit dans ce genre de mal, c'est cette contagion subtile, ce poison insensible & volatile qu'elle contient. Il infecte si promptement le corps le plus sain, s'agrandit pour ainsi dire, &

se reproduit lui-même avec tant de facilité, que plusieurs Auteurs se sont imaginé que ce venin n'est autre chose, qu'un amas de petits animalcules, qui se multiplient avec une vélocité infinie. Ils ont fondé leurs conjectures sur le vif argent, qu'ils ont regardé comme l'antidote du mal vénérien. Mais Sydenham nous a appris qu'il ne corrige point ce venin, & n'a aucune vertu spécifique. En effet, un homme meurt de la vérole, quoiqu'il ait le corps, & même les cavitez des os remplis de mercure, comme la dissection des cadavres l'a souvent fait voir. D'ailleurs en détruisant ces petits animalcules vénériens, pourquoi ce fossile épargneroit-il ceux que Lewenkoëk a observé le pre-

mier dans la ſemence ? car nous voyons que ceux qui ont eſſuïé pluſieurs fois les tortures de la ſalivation mercuriele, bien-loin d'être ſtériles, engendrent quelquefois des enfans ſains & vigoureux. Je ſuis ſurpris qu'on ait reçu en Angleterre de pareils ſyſtêmes. Pour en faire ſentir tout le ridicule, je crois qu'on ne peut mieux les comparer qu'au traité de Deſcartes ſur la formation du fœtus.

Ce venin s'inſinue dans les plus petits vaiſſeaux de notre corps, change, corrompt nos humeurs, & ſe manifeſte enfin extérieurement, aprés s'être tenu long-temps caché dans la membrane adipeuſe. C'eſt ce qui porte un grand préjudice aux malades, principalement, lorſque ne con-

fessant point leur libertinage, ils consultent les Médecins sur des douleurs violentes, qu'ils souffrent dans les os pendant la nuit. Comme il ne paroît aucun simptome vénérien, on leur recommande d'être tranquilles, ou on leur fait prendre des remedes antiscorbutiques, dans un mal qui ne dégénere jamais en scorbut, & on précipite ainsi ces malheureux dans un nouvel abîme de miseres.

Si l'on juge de la nature de ce venin par ses effets, on n'aura pas de peine à se persuader qu'il est d'une subtilité infinie. Un seul baiser sur la bouche a souvent causé des ulceres incurables au gosier. Paracelse & son disciple Vanhelmont grands chimistes (c'est tout dire) se vantoient de guérir

en peu de jours toutes ſortes de maux vénériens, mais lorſque le larinx ou le pharinx étoient ulcérez, ils ne ſe flattoient plus de pouvoir les guérir parfaitement avant l'eſpace d'un mois entier. Le commerce d'une langue impure fait naître les mêmes ſimptomes.

Dès le temps de N. Maſſa, celles qui accouchoient des femmes vérolées, avoient enſuite quelquefois les mains pleines d'ulceres. Vercelloni parle d'un jeune homme, qui eut à la main des puſtules, & des condilômes, pour avoir ſeulement chatoüillé le clitoris d'une fille de joye, & lui avoir mis les doigts dans le conduit de la pudeur. J'ai connu un jeune homme, qui pour avoir imprudemment mis

dans ses narines ses doigts soüillez de la matiere d'une gonorrhée qu'il avoit, fut infecté d'ulceres dangereux en cette partie. Combien de fois des nourrices ont-elles infecté leurs nourrissons *& vice versâ* ? Ruisch & Nuch ont démontré que les arteres des mammelles communiquoient avec les vaisseaux lactiferes, & ceux-ci avec les veines. Est il donc surprenant que ce venin s'insinüe avec tant de facilité dans des conduits si ouverts, qui ne sont revêtus que de l'*Epithelion*, s'enflent, & se roidissent comme le gland de la verge dans l'acte vénérien ? Combien de personnes saines, en s'approchant imprudemment d'un vérolé, dans le temps que le venin s'exhale de son corps par la vertu du

mercure, ont payé cher leur témerité, principalement dans les lieux, où on allume des fourneaux, & où le malade respire un air presqu'aussi chaud que le corps humain? Il faut avoüer, que ceux qui ont écrit, que ce mal ne pouvoit se communiquer que par le coït, ont été cause de bien des malheurs. Mais pour passer le reste sous silence, n'est-il pas évident que la salive a la proprieté singuliere de réünir toutes les particules contagieuses du venin vénérien? puisque par le moyen du vif argent, elle lave celui qui est dans un corps infecté. Si un chien léche la salive d'un vérolé, dans le temps qu'elle sort en abondance par l'action du mercure, il meurt presqu'aussitôt, mais non pas de

la vérole, (car une expérience criminelle nous a fait voir, que ce venin n'infecte que les hommes.) Il n'est donc pas nécessaire, pour trouver la cause ordinaire des ulceres vénériens, qui infectent le larinx & le pharinx, de recourir, comme le bon Vercelloni, à la sympathie chimérique de la matrice avec le gosier.

Pour bien juger des progrès, que cette contagion peut faire, lorsqu'elle s'est fait jour au travers des pores de la peau, il faut considérer la chaleur de l'âge, du tempérament, du sexe, du climat &c.

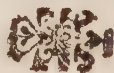
Les Medecins ont été surpris, de voir qu'Hippocrate ait posé pour un axiome, que les enfans sont très-chauds, & qu'il ait déduit de là toutes leurs

leurs maladies. Leurs corps, disoient-ils, sont remplis d'humeurs aqueuses, qui circulent lentement, mais leurs pouls, & le thermoscope de Fahrenheit prouvent sensiblement le contraire : Ce qui fait comprendre pourquoi la contagion vénérienne, attaque quelquefois les enfans avec tant de violence, qu'on en a vû avant l'espace de trois mois, dont tout le corps n'étoit presque qu'une playe. Une autre vérité, qui est le fondement de la Medecine d'Hippocrate, c'est que les femmes sont plus froides que les hommes. Voila sans doute la raison pour laquelle on en voit qui tiennent si long-temps cachées les semences de ce mal, qu'il les infecte souvent jusqu'aux os mêmes, sans que

leur santé paroisse altérée. D'où il suit, que la chaleur augmente l'action de ce venin. Le mouvement, les veilles, les alimens, la boisson, les médicamens, toutes les choses en un mot internes, & externes, qui augmentent la circulation, le rendent extrêmement subtil, & volatile, comme l'expérience ne le démontre que trop souvent. Un jeune homme, par exemple, croit avoir eu commerce impunément avec une femme infectée, parceque depuis huit jours qu'il mene une vie sobre & tranquille, il ne paroît aucun symptome vénérien, mais aussitôt qu'il s'abandonne à quelque excés, la gonorrhée, & d'autres maux plus dangereux se manifestent quelquefois, son suplice n'étoit que

différé. On remarque aussi tous les jours qu'un malade qui croit être bien guéri de la gonorrhée, parce qu'il observoit une diete exacte, voit recommencer son écoulement à la premiere débauche ; enfin on sçait par expérience, que le virus se communique d'autant plus facilement, & est dautant plus à craindre, que le coït a été plus ardent. Le feu de l'amour est une vraye inflammation de tout le corps, & principalement des parties génitales, où il semble se concentrer. Plus un homme est embrasé de ces flammes amoureuses, plus le venin jette des racines profondes, qui poussent, pour ainsi dire, une infinité de branches par tout le corps. J'ai observé que parmi plusieurs jeunes gens, qui ont

commerce avec la même courtisane, les plus beaux sont toujours les plus infectez, parcequ'alors le mâle & la femelle s'excitent tous deux aux transports les plus vifs, & les plus ardents. C'est en ce sens qu'on peut entendre ce que les anciens ont dit de la vipere, qui selon eux, ne fait point de mal, quand elle n'est point en colere. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un venin réfroidi appliqué à un corps froid, ne nuit jamais: *Morta la bestia, morto il veneno.* Ces choses sont dignes de toute l'attention d'un Medecin, car il est constant, que plus un verolé est beau, jeune, & d'un temperament sanguin, plus il est difficile de le guerir.



Des gonorrhées des femmes.

QU'il me ſoit permis de paſſer aux gonorrhées des femmes, dont M. Boërhaave ne parle point. La peau finit à la largeur d'un pouce près de l'orifice interne du vagin, où elle ſemble coupée, comme elle l'eſt à notre bouche. L'épiderme ſeule continuë ſon chemin, & va couvrir tout l'interieur de ces parties. Sous cette fine membrane on en trouve une autre, preſque tout-à-fait ſemblable au voile du palais, remplie de veines, d'arteres, de cryptes mucilagineuſes, dont les émiſſaires ſont ouverts. Jugez par-là des effets que le virus peut produire en ces parties, qui s'enflent comme la verge pen-

dant le coït. Le venin se communique rarement à la partie superieure du vagin, non que les liqueurs de l'homme ne soient éjaculées jusques - là, (car Ruïsch a démontré, contre l'opinion d'Harvée, qu'elles étoient poussées bien plus loin,) mais parce que ce lieu est si mince & si poli, comme Graaf l'a fait voir, que la matiere du coït en découle bientôt après. Il n'y a ni lacunes, ni valvules, ni glandes en cet endroit, mais seulement de petits pores semblables à ceux de la racine de la langue, qui selon les differens changemens de leur diametre, laissent sortir le sang menstruel, les fleurs blanches, &c. S'il est dans le corps un endroit où les arteres apportent plus de liquide, qu'il n'en est re-

pris par les veines, c'eſt dans celui-là, & dans la cavité de la matrice. Cette ablution continuelle empêche ſans doute le venin de ſe fixer dans ce lieu. Les rides du vagin qui ne ſont pas tout-à-fait orbiculaires, mais ſemblables aux valvules des inteſtins grêles, commencent à peu près vers ſa troiſiéme partie, elles ſont formées par des papilles nerveuſes, & ſont en grande quantité vers la partie inferieure du vagin, où eſt le ſiége de la premiere eſpéce de gonorrhée. Les vaiſſeaux dilatez par la contagion fourniſſent une quantité de matiere extraordinaire, ſemblable à celle des ulceres véneriens; de ſorte qu'on peut dire que la gonorrhée eſt une eſpece de vérole externe, &

la vérole une espece de gonorrhée, qui vient de l'interieur à l'exterieur. Ce flux ne survient jamais qu'après un coït impur, il dure encore après les regles, s'augmente si sensiblement, & acquiert en si peu de temps une couleur jaune, qu'il est aisé de le distinguer des fleurs blanches. La seconde espece de gonorrhée, est, selon moi, celle qui infecte ce corps glanduleux, dans le centre duquel s'ouvre l'urethre, & dont les émissaires, qui sont exterieurs, lancent avec force pendant le coït une humeur glutineuse, qu'on a pris pour la semence de la femme, & qu'en effet elle n'éjacule jamais sans se pâmer comme les hommes.
Et sine (a) te non libet esse mihi.

(a) Ovid. Epitr. XV. v. 130.

Lorſqu'une cavale rend les dernieres gouttes d'urine, l'urethre qui eſt tirée anterieurement par la contraction du muſcle de Santorini, laiſſe voir ce tubercule, qui forme quelquefois une tumeur groſſe comme un œuf de pigeon. La femme ſent alors une démangeaiſon preſque continuelle, & fort incommode, & ce qui eſt un ſigne pathognomonique de cette eſpece de gonorrhée, elle ſouffre une grande douleur en rendant les dernieres gouttes d'urine, & ne ſouffre plus après. Quelquefois l'urine eſt tout à coup ſupprimée, ou même ſort par le vagin. Ceux qui connoiſſent la ſtructure de ces parties, comprennent aiſément la raiſon de tous ces phénomenes. Si le corps fon-

gueux de l'urethre est infecté, je dis que c'est une gonorrhée de la troisiéme espece. L'âcreté de la matiere, cause alors une ardeur d'urine fort douloureuse : symptôme qui n'accompagne pas toûjours toutes les maladies de ce nom comme plusieurs se l'imaginent La quatriéme & la derniere espéce, est celle qui infecte des glandes assez considerables, qui se trouvent toujours à la partie inferieure des grandes lévres. Bartholin les a décrites sous le nom de Prostates. Morgagni en a donné la figure : mais Santorini est le seul qui nous ait enseigné leur vraie situation. Necessairement pressée par la contraction du sphincter du vagin, elles expriment leur liquide, comme les glandes

de Cowper dans l'homme. Les Auteurs qui ont fait mention de ce mal, ne paroissent pas en avoir compris la cause. Quelquefois la contagion détruit toute la graisse de la motte, le rectum, fait sortir les excremens par le vagin, & forme enfin des fistules, qui ont fort surpris le bon Vercelloni. Les signes de cette gonorrhée sont, un écoulement très-sensible de matiere mucilagineuse, une tention aux parties laterales de la vulve, une inflammation, une tumeur externe dans les tegumens, &c. Je ne connois point d'autres gonorrhées dans les femmes, que celles que je viens de décrire. (a) Morgagni Santorini (b) qui ont dissequé tant de filles de plaisir, n'ont jamais trouvé d'autre sié-

(a) Adv. 4. pag. 72.
(b) Observat. Anat. p. 213.

ge de ce mal. La matrice, les trompes de Fallope, les ovaires, ces ampoules, que Naboth a pris pour des œufs, n'ont jamais été infectées de cette contagion.

De la gonorrhée des hommes.

COmme la cure de la gonorrhée des femmes, est à peu près la même, que M. Boërhaave ordonne dans celle des hommes, il me semble qu'il convient ici de vous en entretenir. Mais pour comprendre quel peut être l'effet de la gonorrhée dans l'homme, il faut connoître la structure de la partie où elle se manifeste. Ce n'est presque qu'un tissu de cellules, que la seule imagination d'un objet aimable fait

ſe dilater prodigieuſement.

Pendant l'érection elles ſont incomparablement plus minces qu'une feüille de papier. Si on exprime tout le ſang contenu dans cette partie, on la réduit preſque à rien, tant elle eſt ſpongieuſe. Eſt-il donc ſurprenant que le mal vénérien s'y manifeſte par des ſymptômes ſi differents de ceux qu'il produit dans les autres parties du corps? M. Boërhaave, pour éviter la confuſion, diſtingue differentes eſpeces de gonorrhées des hommes, comme j'ai fait en parlant de celle des femmes. En effet, je crois qu'il y a autant de différence entre la premiere & la ſeconde, la ſeconde, & la troiſiéme, &c. qu'entre des maladies réellement diſtinctes: mais je ne ſçai s'il

est aussi facile de les distinguer qu'il le pense. L'urethre en sortant de la vessie, descend droit en bas l'espace d'un pouce, & remonte ensuite en haut un peu obliquement jusqu'à l'os pubis, d'où après avoir reçu le ligament suspensoir de la verge, elle descend en ligne droite jusqu'au gland. Elle est fort étroite proche le sphincter de la vessie, s'élargit tout à coup, se retrécit aussi tôt que les corps songueux se joignent à elle, & enfin est fort étroite à son extrémité. Ce qui fait que la matiere venant d'un canal large dans un plus étroit, s'y arrête, & y fait presque toujours une fistule. Vous voyez qu'il n'est donc pas si facile, de distinguer si la matiere de la gonorrhée vient du corps

fongueux de l'urethre, ou de l'urethre même, & si elle a son siége anterieurement, ou plus posterieurement. En effet, lorsque la verge est flasque, & relâchée, la matiere coule pendant la nuit de la partie posterieure à l'anterieure, ce qui fait qu'on observe le matin une grande quantité de matiere, qui s'est accumulée en cet endroit.

Cette matiere ne vient point des vaisseaux spermatiques, comme on l'a crû. Quel homme est assez fecond pour fournir autant de sperme, qu'il en coule pendant vingt-quatre heures dans la gonorrhée? Cet écoulement n'a rien de commun avec la semence, puisqu'il est involontaire, ne cause aucun plaisir, & que sa couleur, & son

odeur sont bien differentes. Une raison plus solide, est, que la perte d'une petite quantité de semence dans des congrès réïterez, ou par d'autres moyens honteux, cause un épuisement, & une lassitude, dont des temperaments foibles, & délicats reviennent avec peine, au lieu qu'on supporte aisément le long écoulement d'une gonorrhée, où il se fait chaque jour une dissipation beaucoup plus considerable de cette liqueur, qu'on a mal à propos pris pour de la semence. Ce flux n'est donc à proprement parler, qu'une suppuration virulente de l'urethre, toujours causée par un coït impur, & jamais par les menstruës, les fleurs blanches, &c.

Cette contagion se manifeste

feste plus promptement dans les uns que dans les autres. ceux qu'elle infecte pour la premiere fois, disent qu'ils sentent comme un ver qui rampe dans l'urethre. Ce prétendu ver n'est autre chose qu'une matiere âcre, qui distend les émissaires des lacunes, & fait effort pour sortir. C'est pourquoi on sent je ne sçai quelle resistance, qui fait qu'on ne peut rendre l'urine, que goutte à goutte. La douleur se fait sentir jusqu'à l'extrémité du gland. C'est alors qu'on est sûr d'être puni de son imprudence. En effet, si l'on se presse la verge, on en fait sortir une matiere semblable à de la crême de lait nouvelle, qui s'augmente tous les jours, à moins que son cours ne soit

troublé par des débauches, ou par de mauvais remedes. Sa couleur acquiert les mêmes nuances que la morve qui coule du nez dans le catharre de la membrane pituitaire de Schneider. Quelquefois la matiere de la gonorrhée devient brune, semblable à de la lie d'huile, paroît mêlée d'un peu de poussiere, & n'est point adhérante. Alors il est impossible de la guérir, sans qu'il reste toujours un petit écoulement, parce que l'urethre étant rongée par l'âcreté du venin, il se forme des sinus qui causent de la douleur toute la vie, & que les remedes ne font qu'augmenter. Mais sans m'arrêter plus long-tems à la théorie de ce mal, je passe à la méthode thérapeutique de notre Auteur.

Ne ſoyez pas ſurpris, qu'il faſſe conſiſter principalement la cure de la gonorrhée des hommes en purgatifs forts & réïterez; il n'y a peut-être que la dixiéme partie d'un remede appellé purgatif, qui ait la vertu purgative, comme N. Pechlinus l'a démontré. C'eſt pourquoi notre Auteur ordonne à un homme robuſte & difficile à purger, ſept grains de reſine de jalap, ſix grains de ſcammonée, & quatre grains d'antimoine diaphoretique. Les humeurs viſqueuſes changées en eau par la vertu des hydragogues coulent dans les inteſtins, par les orifices des vaiſſeaux meſéraïques. L'experience prouve que ces remedes agiſſent ſur l'urethre, & déterminent vers ce canal

une partie des humeurs converties en eau. Cette méthode est donc conforme au dessein de la nature, & guérit sûrement la gonorrhée. Je sçai qu'il en est quelquefois d'incurables, comme on l'a remarqué il y a long-temps ; sur-tout dans ceux qui ont eu de frequentes gonorrhées, il reste un petit écoulement qui vient de la dilatation des vaisseaux un peu paralytiques, auxquels il est impossible de rendre leur état naturel. Mais ce flux n'est pas plus à craindre, que si après un catharre fort long, la membrane pituitaire de Schneider separoit plus de mucosité qu'auparavant. On peut se marier avec cet écoulement, sans craindre de soüiller le lit nuptial, il n'a

rien de virulent. Il faut purger ces malades aussi souvent qu'ils peuvent le supporter, jusqu'à ce que la matiere de la gonorrhée soit d'une consistance, & d'une couleur plus loüable. Lisez le recueil des Auteurs qui ont le mieux écrit sur ces maladies, & vous verrez que nôtre Auteur suit éxactement la methode de ces grands hommes. S'il y en a parmi eux qui guerissoient la gonorrhée par des remedes adoucissants, & rafraichissants, c'est que la chaleur du climat où ils vivoient, divise & attenue tellement les humeurs, qu'il est inutile d'y employer des hydragogues. Mais quoique les purgatifs méritent sans doute la préférence, voyons ce qu'on doit penser

des autres methodes. La chose vaut bien la peine d'être discutée.

Les partisans des remedes diurétiques, disent que la gonorrhée est dans le sang, & que comme le sang se purge par les urines, il suit que plus il s'en sépare dans les reins, & plus il se purifie de cette contagion. Mais il est constant que la gonorrhée n'est qu'un vice local, & qu'il n'y a point d'autre lieu infecté que l'urethre. J'avoüe que les diurétiques déterminent vers ce canal une grande abondance d'urine qui emporte avec elle le venin vénérien. Mais si la matiere coule avec peine, est acre, jaune, verte, & brûlante, de quoi servent-ils alors? aussi voyons-nous que les Chirurgiens, après avoir tenté

inutilement cette methode, ont recours à la térébenthine aux baumes du Pérou, de Copahu &c. qui corrigeant l'acreté de l'urine, ont des effets assez heureux dans les gonorrhées simples. Car dans celles qui sont malignes, M. Boërhaave a souvent observé avec M. Raw que ces baumes font enfler les testicules.

L'autre méthode qui n'est plus en usage, est celle de Tulpius. Il pulvérisoit des cantharides, & mêloit cette poudre avec de l'esprit de nitre dulcifié; ce mélange produit une effervescence si considérable & de si longue durée, qu'elle a fait croire au fameux Homberg qu'il y avoit des effervescences presqu'éternelles entre des acides, & certains alkalis. Bartholin mêloit cet-

te poudre avec de l'esprit de vin dans une phiole. Il en donnoit, ainsi que Tulpius, quelques gouttes qui guérissoient, si on les en croit, les gonorrhées les plus opiniâtres. Mais une funeste expérience m'a appris que cette teinture nommée antigonorrhaïque est très-dangereuse. Elle rend les sels de l'urine si acres, qu'ils rongent la tunique nerveuse de la vessie, & font sortir tout le mucilage dont elle est couverte, & quelquefois même du sang pur. Il est surprenant que ces effets qui étoient connus de ces Auteurs bien loin de détruire la confiance qu'ils avoient en ce remede, leur ait fait croire qu'il avoit la vertu d'atténuer pour ainsi dire, le venin vénérien, & de guérir la go-

norrhée

norrhée, parce qu'il fait couler une matiere mucilagineuſe qui reſſemble à celle de la gonorrhée. La derniere méthode eſt celle des injections aſtringentes, je parle de celles qui arrêtent l'écoulement avant que tout le virus ſoit ſorti du lieu par où il eſt entré. Quels maux ne peut pas cauſer cette pernicieuſe méthode? les orifices des lacunes étant reſſerrez, & même fermez, la matiere qui ne peut s'échapper par l'urethre, pénetre dans les lacunes voiſines qui communiquent toutes enſemble, s'y accumule, les diſtend avec douleur, & rétrograde juſqu'aux proſtates; le venin ayant corrompu cette liqueur qui ſert de nourriture à l'homme futur débarqué des veſicules ſeminales, ſelon l'expreſſion

deLeal Lealis,penetre bientôt dans ces vesicules;alors les vaisseaux déférens étant comprimez la semence qui ne peut refluer par ces mêmes vaisseaux, reste dans la substance interne du testicule, & y forme enfin une tumeur égale qu'il est aisé de distinguer de l'hydrocele.

Si l'on injecte avec force quelque liqueur dans la grande lacune antérieure de Morgagni, elle pénetre jusques dans la membrane cellulaire de l'urethre par le moyen de petites veines qui communiquent avec cette membrane, & s'ouvrent dans la cavité des lacunes; ainsi ce tissu celluleux qui est séparé des corps fongueux de la verge, comme Ruisch l'a démontré, étant enflé,&tendupar lamatiere de la gonorrhée, toute la verge

doit ſe courber inférieurement en forme d'arc, parce que ſes corps fongueux qui ſont flaſques & relâchez, ne ſont pas capables de réſiſter à une diſtention ſi conſidérable. Ce venin faiſant toûjours de nouveaux progrés, & s'inſinuant de plus en plus dans les vaiſſeaux ſanguins de cette partie, eſt-il ſurprenant qu'une ſimple gonorrhée dégénere en vérole? & Sydenham n'a-t'il pas eu raiſon de condamner en général toute ſorte d'injections, dans une ville où les aſtringens les plus âcres ſont ſi fort en uſage? Lorſqu'un homme ſe porte bien, il ſort à peine de l'urethre pendant un mois dix gouttes de cette humeur gluante, dont la nature fait quelquefois couler en un ſeul jour 2 3 ou 4 dragmes pour ſervir

de véhicule au venin vénérien & le chasser du corps. Si la nature ne faisoit bien plus que le Médecin, par quel art pourroit-il faire sortir cet atôme virulent d'un tel labirinthe ? toute la sagesse consiste donc à la suivre pas à pas, & par conséquent à observer les préceptes du grand Boerhaave. En effet si dans une once de cette matiére il y a par exemple un demi grain de virus, il suit qu'il en sort d'autant plus, qu'elle coule plus abondamment. Quelle est donc l'audace d'un charlatan qui s'oppose évidemment à tout ce que la nature a préparé pour chasser le venin ? tout homme qui se vante d'avoir un secret pour la gonorrhée est un imposteur. Cependant un (*a*) illustre Auteur Anglois a

(*a*). Cokburn.

fait imprimer un traité de la gonorrhée en Anglois, & en latin pour faire connoître à toute la terre qu'il avoit une injection qui guérissoit radicalement ce mal dans son commencement. Plût à Dieu que ce secret me fût connu, pour avoir le plaisir de le publier! mais existe-t'il en effet, & le témoignage de cet Auteur suffit-il pour le prouver? M. Boërhaave nous a dit avoir vû plusieurs personnes qu'il avoit traitées & qui n'étoient pas tout à fait guéries. Il lui a écrit plusieurs lettres pour le prier de rendre son secret public, & il lui a répondu ce qu'on lit dans son traité p. 85. que son injection étoit trop efficace pour être communiquée à des hommes aussi pétulans &c. On a cherché envain ce remede dans

l'antimoine, le mercure &c.

Si les injections sont utiles, ce sont celles qui sont douces, amies des nerfs, & dont on se sert au commencement de la gonorrhée. Par exemple, prenez de l'eau de rose & de sureau deux onces de chaque, d'aloès trois grains, de miel deux dragmes. Cette injection n'est aucunement dangereuse, pourvû qu'on ne la pousse pas avec impétuosité, au contraire elle est très salutaire, puisqu'elle relâche les vaisseaux, & attire par conséquent la matiere au dehors.

Un symptôme du mal vénérien assez fréquent, & qui est commun aux deux sexes, c'est ce qu'on nomme verrües vénériennes, dont je vais vous expliquer l'origine.

Nôtre corps est extérieure-

ment couvert de l'épiderme, qui eſt une membrane ou pellicule trèsfine, & cependant très ſolide ſans aucuns vaiſſeaux découverts juſqu'à préſent. Nous n'avons pas une idée ſi claire de la peau ; elle eſt compoſée de trois choſes différentes ſi intimement unies, que les Anatomiſtes les décrivent toutes trois enſemble, & ne leur donnent qu'un ſeul nom. Outre le corps réticulaire, & des vaiſſeaux de tous genres, on trouve une couche de petits nerfs, d'où part un nombre prodigieux de papilles, dont Malpighi a démontré l'exiſtence par tout le corps. Après avoir injecté avec ſuccès une partie dénuée de la peau, on ne voit avec un microſcope que de petits vaiſſeaux remplis de cire ; ce qui

feroit douter de l'existence de ces papilles, si on ne sçavoit que dans tout le corps il n'est point de nerf qui n'ait une guaine vasculeuse, & que ces petits vaisseaux sont ceux qui environnent chaque papille, & que Ruysch a injectés le premier. D'ailleurs on les voit clairement sans microscope, lorsqu'après avoir rempli de cire toutes les arteres subcutanées, on laisse la partie injectée dans de l'eau tiede ou même dans un lieu humide pendant quelques jours, alors l'épiderme qui commence à se putréfier, se sépare, & laisse voir sensiblement le raiseau de Malpighi, & les papilles même dans les lieux où ce raiseau n'est point. Cette observation de Ruysch fait comprendre pourquoi il se forme

des verruës, & même des chancres horribles aux lévres, lorſque les petites fibrilles de l'épithélion ſont dechirées: Mais pour former ces tubercules dans les lieux couverts de la peau proprement dite, il ne ſuffit pas que l'épiderme ſoit rompu, le raiſeau de Malpighi retient les papilles, qui ne peuvent s'élever que lorſqu'il eſt dilaté ou rompu, aulieu que dans les lieux qui ne ſont revêtus que de l'épiderme, par quelque cauſe que cette fine membrane ſoit excoriée, elles ſe dilatent, & forment des excroiſſances conſidérables & dangereuſes. C'eſt ainſi que la ſubſtance corticale du cerveau s'éleve par l'action des carotides, & paſſe par le trou du trépan, lorſqu'un Chirurgien a eu l'im-

prudence de couper l'enveloppe qui la retenoit : cette comparaison donne une vraie idée de la formation , & de l'accroissement des verrües. La destruction de la membrane qui les retient est leur premiere cause. La deuxieme , est l'elasticité des petits vaisseaux de la papille. Ce qui produit souvent ces sortes de tubercules , c'est cette enveloppe vasculeuse du petit nerf sensitif ; mais lorsqu'il y a du venin vénérien , cette particule nerveuse s'éleve , & cause une douleur très-vive , sur-tout dans les lieux dénuez de la peau , tels que le gland , les lévres , les grandes lévres , le vagin,&c. Pour ce qui regarde la cure de ces verrues , il y a bien des Auteurs qui recommandent l'huile de vitriol , le

mercure précipité &c. M. Boërhaave condamne avec raiſon cette pratique. En effet lorſqu'une verrüe eſt rouge, bleüe, noire, & cauſe de la douleur, ſi on la touche avec un cauſtique, elle dégénere en chancre qui cauſe une tumeur conſidérable dans la membrane cellulaire du gland & même il en peut arriver une hémorrhagie mortelle. Il ſe forme quelquefois dans la cavité de l'urethre des verrües que les Chirurgiens prennent pour des excroiſſances de chair, ou des caroncules (*a*). En ce cas on peut ſe ſervir trois ou quatre fois chaque jour d'une injection très émolliente. Il faut de plus

(*a*) Voyez les Obſervations de Brunner ſur des caroncules accuſées fauſſement dans les maladies Vénériennes.

purger une ou deux fois le malade avec trois ou quatre grains de turbith minéral dans une dragme de thériaque, selon le conseil prudent de Paracelse qui a employé le premier ce remede intérieurement.

Un autre symptome vénérien dont M. Boërhaave ne parle point, & qui est particulier aux hommes, est celui que les Grecs nomment φιμωσις & les Latins *fibulatio (a)*. Dans cette maladie le gland est tellement couvert du prépuce qu'on ne peut tirer le prépuce en arriere, au lieu que dans celle qu'on nomme Παραφιμωσις le gland nud est étranglé, pour ainsi dire, par une espece d'anneau fort étroit que le

(*a*) Voyez Celse, tom. 2. liv. 70. chap. 25.

prépuce forme autour de lui. La partie interne du prépuce n'eſt revêtuë que d'une membrane très-fine qui s'étend prodigieuſement pendant le coït, s'échaufe, prend feu, & eſt immédiatement appliquée au vagin de la femme, par conſéquent elle eſt directement en but à la malignité du venin. La raiſon pour la quelle le prépuce s'enfle ſi prodigieuſement dans ces maladies, eſt la même qui fait enfler le viſage plus vers la paupiere inférieure que dans tout le reſte, lorſqu'un homme a la petite-vérole, ou un éréſipele édémateux en cette partie. Il eſt de la nature de la membrane cellulaire de ſe dilater d'autant plus qu'elle eſt plus mince. Dans le paraphimoſis la grande veine du pré-

puce étant comprimée , les humeurs qui s'accumulent en cet endroit gonflent si extraordinairement les vésicules de cette membrane , & forment une tumeur si dure , qu'un ignorant Chirurgien l'a souvent pris pour une formation de nouvelle substance.

Passons à la cure de ce mal. Si le malade est robuste, il convient de lui faire une copieuse saignée , & de le purger ensuite plusieurs fois avec des hydragogues .Il faut seringuer adroitement de deux heures en deux heures de l'eau mêlée avec du vin, entre le gland & le prépuce, jusqu'à ce qu'elle en revienne aussi pure qu'elle étoit auparavant. Alors on injecte , non du lait qui se coagule, mais d'autres émolliens tels qu'une décoc-

tion de fleurs, de feuilles, & de racine de guimauve. S'il se forme trop de matiere, il faut se servir avec prudence de vinaigre de litharge. Il faut aussi relâcher les vaisseaux par le moyen d'un cataplasme émollient ou d'une emplâtre qui est plus commode. Mais lorsque les humeurs circulent si lentement qu'il y a lieu de craindre enfin la gangréne, ou que les liqueurs se consolidant avec les vaisseaux rendent le prépuce schirreux, il faut fomenter sans cesse cette partie calleuse avec du vinaigre & du sel ammoniac. Le vinaigre est un fort bon dissolvant, comme M. Boerhaave l'a démontré dans le 2. volume de sa chimie, & le sel ammoniac tient le sang fluide, & est bien plus pénétrant que le sel marin.

Il me reste, mon cher Lecteur, à vous parler en dernier lieu de la méthode d'Ulrich de Hutten que M. Boërhaave nous recommande, je veux dire des décoctions de bois de gayac qui guérirent radicalement Hutten de la vérole, comme il l'avoüe lui-même dans cet excellent traité, *(a)* où il décrit si bien les cruels tourmens qu'il a soufferts. On fait infuser pendant douze heures huit onces de bois de gayac dans un vaisseau bien bouché rempli d'eau ; on en fait ensuite une décoction pendant une heure en versant toujours autant de nouvelle eau qu'il s'en évapore par le feu. Voila la premiere préparation. Lorsqu'elle est réfroidie & bien reposée, on la passe

(*a*) Hutten page 304. de l'Aphrod.

par

par la chausse d'Hippocrate. On ajoute à cette colature huit pintes d'eau qu'on laisse boüillir jusqu'à ce qu'elles soient réduites à quatre. On garde pour le besoin cette seconde décoction. Le Malade doit boire deux fois chaque jour à six heures du matin, & à six heures du soir une pinte de la premiere décoction, & comme elle est d'un très-mauvais gout, il peut manger auparavant des figues, ou des raisins passes. Il faut de plus qu'il boive de deux heures en deux heures un verre du second diététique, jusqu'à ce qu'il devienne pour ainsi dire hidropique. On aura toujours la précaution de lui faire boire de cette liqueur avant de le faire suer, de peur qu'il ne tombe en foiblesse

dans l'opération.

M. Boerhaave excite les sueurs en pareil cas de deux façons différentes. Il fait asseoir le Malade dans une espece de tonneau étroit & assez haut pour qu'il y soit renfermé jusqu'au col, cela s'appelle faire suer à l'archet; sa tête étant libre par ce moyen, il peut aisément respirer l'air de la chambre. On ajuste à un trou fait à la base de cette petite cellule un vaisseau de cuivre cilindrique de deux pouces & demi de diametre, & de 5 ou 6 pouces de hauteur. On le remplit d'esprit de vin rectifié qu'on enflamme avec une mêche. La flamme sort l'espace d'un pouce au-delà du bord du tonneau; ainsi le Malade est dans un bain d'alcohol changé en eau trés subtile, & fort péné-

trante, qui ouvre les pores de la peau, augmente la contraction du cœur, & excite ainſi des ſueurs ſi abondantes, que le Malade le plus robuſte périroit, ſi elles étoient continuées deux heures ſeulement. Il faut remarquer que l'ouverture du vaiſſeau cilindrique ne doit pas être trop grande. Si par exemple elle avoit trois pouces de largeur, comme l'alcohol brûle en raiſon quarrée de ſa ſurface, le corps ne pourroit ſupporter un tel incendie. Ce tuyau doit être ſi bien appuyé qu'il ne puiſſe tomber: ſans cette précaution le Malade ſeroit en danger de perdre la vie, comme on l'a vu à Amſterdam.

Lorſque les ſueurs ont été aſſez abondantes,) ce qu'on

connoit lorsque le pouls des carotides commence à devenir foible & languissant;) il faut le transporter dans un lit bien bassiné, & le bien couvrir, afin qu'il y sue encore autant de temps que ses forces le permettront; car on ne peut gueres déterminer au juste l'espace de temps qu'on doit faire suer les malades. Je trouve cette premiere methode incommode, en ce qu'on est obligé de passer de l'archet dans le lit, & par conséquent de s'exposer à l'air froid; ce qu'on n'a point à craindre dans la seconde methode que je vais décrire.

Le Malade étant couché dans un lit, on tient les couvertures élevées de dessus son corps par le moyen d'une claye; c'est une machine fai-

te d'osier sur laquelle on met un tuyau qui se termine dans un entonnoir, dans lequel est contenu un vaisseau de cuivre, semblable à celui dont on se sert dans la methode precédente ; lorsqu'on a enflamé l'alcohol dont il est rempli, on bouche l'entonnoir. La vapeur qui passe sous cette claye excite la sueur comme auparavant. On doit avoir soin de couvrir le malade de hardes jusqu'au col, & faire en sorte que sa tête ne soit point exposée à cette vapeur. Lorsqu'il a sué proportionellement à ses forces, on ôte cette machine, & on essuie le malade par tout le corps, afin que la premiere fois les sueurs coulent aisément, & que la transpiration ne soit point empêchée. Le reste de la cure est si claire-

ment détaillé dans la préface de l'Aphrodisiacus, qu'il n'a besoin d'aucun commentaire. Je me contenterai de vous faire remarquer seulement que c'est avec raison que M. Boerhaave enferme le malade dans une chambre fort chaude. En effet tous les pores du corps étant ouverts par la chaleur, le venin s'exhale plus facilement, comme on le sçait par l'exemple de ceux qui après avoir tenté inutilement toutes sortes de remedes dans un Païs froid sont contraints de passer dans un Climat plus chaud, où ils sont aisément guéris par les mêmes remedes. C'est pourquoi il y a des Medecins qui allument des fourneaux dans les lieux où l'on traite ces malades; ces lieux n'ont point de

cheminée, de peur que les impreſſions d'un air trop ſouvent renouvellé ne retardaſſent la curation. Ceux qui faiſant ſaliver leurs Malades les expoſent à un air libre, & qui n'eſt point échauffé, ſont dans une erreur évidente. L'air de la chambre doit être preſqu'auſſi chaud que le corps humain. Durant l'hiver il doit avoir une chaleur d'environ 60 degrez, & 70 durant l'Eté.

Je ne vous arrêterois pas plus long-temps, mon cher Lecteur, ſi je n'avois deſſein de décrire la cure de ce mal par la ſalivation mercuriele, afin que vous jugiez laquelle de ces deux methodes mérite la préference. Il faut dans celle-ci comme dans la precedente, que le malade ſoit aſſez robuſte pour la ſuppor-

ter : mais s'il eſt trop foible, comme la pitié qui lie un homme à un autre homme, ne nous permet pas de l'abandonner, on doit mettre tout en œuvre pour redonner de la force & de la ſolidité à ſes fibres. L'air de la campagne, le biſcuit ſec, les bains, les frictions, le cheval, toutes ſortes d'exercices conviennent en ce cas.

Mais ſi le vérolé eſt mélancholique, ſcorbutique, ou travaillé d'autres affections dans leſquelles les vaiſſeaux ſont ſi corrompus, qu'on en fait ſortir le ſang, pour peu qu'on les preſſe; on doit differer cette cure juſqu'à ce qu'on ait guéri les autres maux accidentels; autrement il y a lieu de craindre que le malade n'expire dans l'operation.

Avant

Avant que d'entrer dans un plus grand détail, voici quelques préparations néceſſaires pour réüſſir dans cette méthode. 1°. Si le malade eſt jeune & plethorique, il eſt à propos de lui faire une copieuſe ſaignée pour prévenir ces inflammations, ces dyſenteries ou ces hémorragies qui ſont quelquefois mortelles. 2°. Il faut le purger avec de la crême de tartre, de la caſſe, de la manne, &c. afin que l'operation ne ſoit point troublée par de frequentes ſelles. 3°. Pendant une ſemaine entiere avant l'uſage du mercure, il doit obſerver exactement un regime de vivre émollient & humectant; ſes vaiſſeaux doivent être remplis d'une telle quantité de ſucs, qu'ils ne puiſſent être endommagez par l'ac-

tion du mercure. Sa nourriture doit être du pain, du lait, des raisins, des figues, &c. 4°. Deux ou trois jours avant l'usage du mercure on expose le malade pendant l'espace d'environ un quart d'heure chaque jour à un bain de vapeurs, & on le fait ensuite un peu travailler, afin que la matiere de la transpiration sorte librement par les pores de la peau, & que le mercure trouvant par-tout une égale resistance n'agisse pas plus dans une partie que dans une autre.

Lorsque le malade est bien préparé, on l'enferme dans un lieu chaud pour des raisons qu'il est inutile de repeter. Tout le succès de la cure consiste dans la salivation: je sçai qu'il y en a qui déter-

minent avec des purgatifs l'effet du mercure par les voïes inferieures. Je ne ſçai pourquoi Vercelloni, Pitcarn, & pluſieurs autres Ecrivains célébres loüent cette méthode des Empyriques. Le vif argent qui ne produit point la ſalivation ne guérit point la vérole, comme Sydenham l'a remarqué. La doſe du mercure doit donc être aſſez conſiderable pour produire cet effet. Mais comme ce foſſile nuit toujours au corps par ſon extrême peſanteur, il eſt d'un Medecin prudent de commencer par la plus petite doſe, & d'en voir l'effet, avant que de l'augmenter.

Il y en a qui préferent à toutes les autres préparations de mercure la panacée mer-

curielle, qui est un sublimé de mercure dulcifié par beaucoup de sublimations. Ce remede passoit autrefois pour d'autant plus efficace, qu'on en faisoit un secret : on le regardoit comme l'antidote universel de tous les maux vénériens : mais depuis que Louis X I V. né pour encourager tous les Arts, l'a acheté & l'a rendu public, il n'a presque plus de vertu, que parce qu'il est fort cher. C'est pourquoi les Empyriques l'ordonnent encore aux gens riches *divites dimittuntur inanes*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mercure doux, ou le précipité blanc produisent le même effet. Prenez une demie dragme de précipité blanc, ou une dragme & demie de mercure doux que vous mêlerez

avec une dragme de ſucre vous diviſerez le tout broyé enſemble en vingt-quatre doſes. Vous en ferez prendre cinq ou ſix par jour au malade ; après les trois ou quatre premieres s'il ſurvient, comme il arrive aſſés ſouvent, des maux de ventre avec des nauſées, je conſeille en ce cas de donner au malade un clyſtere composé de lait, de terebenthine, de jaune d'œuf, & de theriaque. Pendant les deux ou trois premiers jours, le malade eſt auſſi attaqué d'une fiévre aſſés forte, avec une grande ſoif, & beaucoup d'inquietude. Ces deux ſymptômes viennent de ce que le mercure trouvant une grande reſiſtance dans un ſang trop épais & trop ſec agit avec beaucoup de violence. C'eſt

pourquoi le malade doit boi
re d'heure en heure d'une ti
ſane faite avec des raiſins paſ
ſes dont on a ôté les pepins
de l'orge, du lait, un peu d
miel & du ſucre pour la ren
dre agréable au goût. Enfin
une puanteur cadavereuſe qu
ſuccede à ces triſtes anxieté
annonce la ſalivation prochai
ne; ne croyez pas que cette
odeur ſoit celle du venin qui
faſſe effort pour ſortir, comme
Quercetan & pluſieurs autres
ſe le ſont imaginez. Ce qui
prouve le contraire, c'eſt
qu'elle eſt la même dans un
homme ſain, par quelques
voïes que la vapeur du mer-
cure ait pénétré dans ſes vaiſ-
ſeaux. Une legere friction fai-
te au bas ventre d'un enfant
qui a des vers dans les inteſ-
tins, a ſouvent cauſé une ſa-

livation très putride ; parce que dans la ſanté comme dans la maladie le mercure aidé par l'action du cœur rend les ſels & les huiles du corps extrêmement volatiles.

Voulez-vous d'autres ſignes de la ſalivation prochaine ? les dents ſortent de leurs alveoles ; les lévres, les gencives, le palais, la lüette, le larinx, le pharinx, les jouës, & tout le viſage s'enfle avec douleur & devient fort rouge : la langue eſt prodigieuſement enflée, & paroît comme rongée à ſes parties laterales, qui ſont alors fort ſenſibles. Le malade ſeroit ſuffoqué s'il n'avoit ſoin de ſe gargariſer la bouche avec des remedes convenables. La douleur s'augmente quelquefois juſqu'à un tel point, qu'on

est contraint d'avoir recours à l'opium pour la calmer, lorsqu'on a employé inutilement toutes sortes de remedes pour resoudre ces inflammations. La salivation suit de près ces cruels symptômes. La bouche est inondée de toutes parts d'une abondance extraordinaire d'humeurs, qui sortent d'ellesmêmes: ceux qui croïent que la salivation, n'est que l'évacuation de la salive seule infectée, sont dans une erreur manifeste; toutes les humeurs corrompuës s'évacuent à la fois sous la forme d'une substance que l'action du mercure a rendu assés fluide pour s'échaper par les plus petits vaisseaux. Mais pourquoi le mercure affecte-t-il, pour ainsi dire, de faire son effet dans la bouche? Est-ce parce que la lymphe

& la salive se séparent principalement dans cette partie, & que le mercure n'agit que sur ces humeurs ? Non sans doute : presque toutes les humeurs du corps sont attenuées & divisées par l'action de ce fossile. Il y a plus d'apparence que comme la bouche est dénuée de la peau proprement dite, elle s'enflamme aisément, & que l'irritation douloureuse de cette partie attire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les humeurs devenuës fluides.

Ce flux n'est pas toujours le même ; quelquefois il s'en évacuë 3 & quelquefois 4 liv. dans un jour, par consequent si la salivation dure 30 jours, il peut s'évacuer jusqu'à 120 liv. d'humeurs, sans parler de l'urine, qui est d'au-

tant plus abondante pendant le traitement, que les selles sont presque toujours supprimées. Supputez à présent avec Keil la proportion qui se trouve entre les fluides & les solides du corps, & jugés si le malade entierement extenué n'auroit pas enfin perdu la vie, sans les nouveaux sucs qu'on a substitués aux anciens.

Si la salivation diminuë trop vîte ; c'est-à dire, avant que tous les symptômes aïent disparu, il faut diligemment mettre en usage tous les moyens qui peuvent l'exciter, tels que la chaleur externe, la boisson abondante, les frictions mercurielles, &c. on sera peut-être surpris que je ne les aye point recommandées au commencement de cette cure ;

Je crains en effet le danger auquel elles exposent le malade, puisqu'il n'est guéres possible de juger par leur moyen de la quantité de mercure qui entre dans le corps. Il est donc plus prudent de prescrire l'usage interne du mercure.

J'ai décrit les cruelles épreuves par lesquelles doivent passer ceux qui sont infectés de cette affreuse contagion. Encore la guérison n'est-elle que trop souvent incertaine. Aussi tôt que le convalescent se nourrit d'alimens gras, & reprend son train de vie ordinaire, le même mal reparoît avec tous ses symptômes, qui exigent de nouveau une entiére curation ; il est constant que le mercure ne guérit point l'infection de

la moëlle, du diploé des os du crâne, des petits os du nez, ou de l'orbite, de la membrane pituitaire de Schneider, &c. enfin de toutes les parties qui sont hors de la circulation. Il n'agit pas plus dans ces lieux éloignés que dans de la poix, ou dans un cadavre. Le guayac est le seul remede efficace qu'on doit employer en pareils cas. Ces observations que M. Boërhaave développe dans son systême, font connoître jusqu'où s'étend la vertu du mercure, & bornent en même-temps la confiance qu'un Medecin doit avoir en ce remede.

Il est bien d'autres méthodes (*a*) dont on se sert pour guérir la vérole, telles que l'a-

(*a*) Voyez N. Mass. pag. 51. Petron. pag. 1308. de l'Aphrod.

maigrissement causé par une diete exacte, & un travail continuel, les fumigations de cinabre, les purgatifs mercuriels, les décoctions d'esquine, de sarsepareille, &c. dont je ne pourrois vous entretenir sans passer les bornes que je me suis prescrites. Je me contenterai de vous faire remarquer avant que de finir cette Dissertation, que tous les remedes & toutes les méthodes dont on s'est toûjours servi dans la curation de ce mal, & dont on se sert encore aujourd'hui, ont été inventées & mises d'abord en usage par des Medecins. Le premier Auteur (*a*) de la salivation mercurielle étoit habile Medecin & grand Anatomiste. Tous les prétendus secrets des modernes étoient

(*a*) Jacob Carpensis.

connus des anciens. Ce sont eux qui ont le mieux décrit les symptômes de ce mal, qui sont differens, selon ses divers périodes. Leonicen. Benivven. Brassavol. N. Mass. Ulrich de Hutt. Fracast. Petron. &c. connoissoient ces méthodes particulieres, si vantées par les Medecins de Montpellier. Ils ont appris de ces grands hommes tout ce qu'ils sçavent, jusqu'à l'onguent de mercure fait avec de la térebenthine. Nous n'avons de bons ouvrages sur ce sujet, que ceux qui sont écrits en Latin, & sont presque tous recueïllis dans *l'Aphrodisiacus*. Les Livres François qui traitent de ces mêmes matieres sont à peine dignes d'être lûs, même par ceux qui ignorent la langue

Latine. La confuſion qui y regne fait voir clairement que leurs Auteurs incapables d'obſerver par eux-mêmes ne font que repeter les obſervations des autres : ne diſtinguant jamais la nature des differentes parties affectées, ils ſe contentent de décrire en général quelques ſymptômes de ce mal, & ſa curation. Il faut beaucoup d'étude & de pénétration pour connoître une maladie ſouvent compliquée avec pluſieurs autres qui lui reſſemblent ; maladie qui change de figure comme un Protée, & eſt quelquefois ſi différente d'elle-même, qu'il ne ſe peut faire, que les plus grands Praticiens ne flottent ſouvent dans le doute & dans l'incertitude. Quelle étenduë de connoiſſances

ne faut-il pas pour distinguer les symptômes du mal venérien de ceux qui par ex. appartiennent au scorbut, & enfin pour ne point se tromper dans l'application des remedes qu'on doit varier, selon les circonstances ? Quel immense labyrinthe pour quiconque ignore la langue Latine, & par consequent ne peut puiser dans les bonnes sources de la Medecine ? Aussi voit-on tous les jours avec douleur, les tristes effets de la pratique ordinaire des Empiriques; comme ils ne connoissent point par ex. les differentes especes de gonorrhées, qui exigent differens moyens de curation, & ne pensent qu'à arrêter l'écoulement, ils se servent, dès le commencement du mal, d'injections astringentes,

tes, quelque ſoit la conſiſtance & la couleur de la matiere, ſans craindre les ſuites fâcheuſes d'une pratique, qui ſeule peut faire dégenerer une ſimple gonorrhee en vérole, comme je l'ai fait voir ci-devant. Ils touchent avec des eſcharrotiques plus ou moins forts les chancres, les verruës, les crêtes, les ſchirres, les poulains, & toutes ſortes d'ulcéres véneriens. Pour la cure de la vérole, ils ont tous recours au mercure, qui nuit toujours aux nerfs; & devroit être adminiſtré par des mains plus prudentes, Comme ils ſont guidez pour la plupart par un ſordide interêt, non-ſeulement ils déclament contre la méthode de Hutten, qui eſt trop efficace pour eux,

mais au lieu de vingt écus qu'ils mériteroient, il en est qui osent exiger jusqu'à mille, douze cens, ou même quinze cens livres, plus ou moins selon que le malade est plus ou moins riche. Bien plus (ce qui devroit être sévérement puni par les loix) lorsqu'ils sont consultés par des malades qui craignent les suites d'un coït suspect, & qui cependant sont parfaitement sains, il est de ces Charlatans assez barbares pour leur conseiller les grands remedes, & les faire souffrir les tortures de la salivation. Jugez à présent lequel est le plus imprudent d'un Empirique qui entreprend de guérir un mal qui souvent a son siége dans la moëlle des os, ou d'un malade qui suit les conseils

d'un Empirique? C'eſt avec douleur que j'éclate en reproches : mais la vérité, & le zéle pour le bien du public, me forcent à le détromper. On penſe que les Medecins ne connoiſſent ces maladies que par une vaine ſpeculation, & que les Chirurgiens ſont les ſeuls qui les ſçachent guérir : eux-mêmes ſe l'imaginent, parce qu'ils ſçavent le nom du mal & du remede, & uſurpent ainſi impunément les droits de la Medecine. Authoriſera-t-on encore long-temps un abus auſſi dangereux? Quelque habile Medecin ne détruira-t'il jamais ce fatal préjugé? Que n'ai-je aſſez de loiſir pour approfondir cette matiere, il me ſeroit aiſé de prouver par une foule d'autorités reſpec-

tables, que les Medecins ne doivent aux Chirurgiens aucune obſervation, qui concerne la theorie & la cure de ces maladies, & que les Chirurgiens doivent aux Medecins tout ce qu'ils ſçavent ſur ces matiéres, comme ſur bien d'autres. Ceux qui ſont verſez dans la lecture des anciens & des modernes, conviendront de cette vérité.

Ce que je vous ai dit, mon cher Lecteur, ſuffit pour vous faciliter l'intelligence de la ſçavante Préface de l'Aphrodiſiacus. Vous avez vû tout ce que notre Art peut contre ce mal honteux. A Dieu ne plaiſe, que l'eſpoir d'une guériſon ſûre favoriſât le libertinage! au contraire quand les exemples de tant d'hommes, & même de Seigneurs, qui

privez d'enfans, vieux avant la vieilleſſe ſont contraints de traîner ſeuls une vie triſte & languiſſante, ne ſuffiroient pas pour dépoüiller le vice de ſes attraits ſéduiſants ; la peinture ſeule des horreurs de ce mal affreux eſt aſſés effrayante pour ne faire trouver de charmes que dans la ſageſſe.

